

Discours prononcé le 4 octobre 1908 pour le 6<sup>ème</sup> anniversaire de la mort  
d'Emile Zola au pèlerinage littéraire de Médan

**Jules Troubat**

Mesdames, Messieurs,

J'ai lu dans un vieux livre qu'il ne fallait pas verser du vin nouveau dans de vieilles outres. C'est la première réponse que j'ai faite à madame Zola, quand elle m'a fait le gracieux honneur de me juger digne d'apporter à cette douloureuse commémoration, à laquelle je ne manque jamais, mon tribut personnel, autre que celui de la présence réelle et muette. D'ordinaire, j'y assistais inaperçu. Je me suis objecté à moi-même, tout d'abord, les vers bien connus de La Fontaine, qui devraient être le *vademecum* de tout homme sage, qui a déjà vécu plus que la septantaine et chez qui le passé a laissé nécessairement toutes ses variétés d'empreintes, toujours un peu chargées de rouille et de routine :

*Qui n'a pas l'esprit de son âge,  
De son âge a tous les malheurs<sup>1</sup> ;*

Mais la réflexion m'est venue aussi que de vieilles futailles recerclées pouvaient encore donner du bouquet au jeune vin et que l'occasion m'était offerte de renouveler et de rafraîchir ma cave. J'ai accepté. Je ne viens pas demander la récompense promise aux ouvriers de la dernière heure, et ce n'est pas non plus de ma faute, si j'ai servi dans des bataillons antérieurs, - d'avant la Révolution, - mais déjà de ceux qui préparaient les voies aux conquêtes nouvelles. Je date du tiers état, et j'apporte ici une profession de foi et de principes, conforme à l'esprit de révolte qui animait les maîtres précurseurs, sous lesquels je guerroyais dans ma jeunesse.

C'est une prière de la Bastille que je dépose devant l'œuvre sculpturale de mon ami de Charmoy<sup>2</sup>.

Rien ne m'a rendu l'illusion des luttes et des combats du vieux temps – d'il y a environ cinquante ans – comme le deuxième volume de la *Correspondance* d'Emile Zola. Dans le premier, on sentait la vocation de l'homme de lettres jeune, se cherchant, écrivain déjà de style et de pensée. Dans le second, j'ai cru que le Réalisme, dont j'avais été témoin et comparse dans le cabinet de mon premier maître Champfleury, renaissait devant moi, avec ses revendications, également passionnées, contre le faux idéal, pour la défense d'un art sincère et réel, succédant aux guenilles romantiques (le mot est de Zola). Je tenais pour vrai ce principe que « la vie des ducs comme la vie des zingueurs aurait des côtés qui pourraient blesser », mais que le romancier aurait le devoir de « mettre, par respect du réel. »

Proudhon, avec qui ces rudes et sains moralistes se rencontrent toujours, bien qu'il ne leur portât pas une sympathie profonde et qu'ils le lui rendissent – ainsi est fait le cerveau humain, de contrastes qui s'attirent, se repoussent, se déchirent et travaillent de concert à la même œuvre de construction et de démolition, - Proudhon, qui dénonça une fois le

---

<sup>1</sup> Il s'agit en fait de vers écrits par Voltaire, *A Mme du Châtelet*

<sup>2</sup> José de Charmoy (1879-1919), sculpteur, a notamment réalisé le tombeau de Sainte-Beuve, au cimetière Montparnasse. Il est également l'auteur d'un monument à Beethoven dans le bois de Vincennes et du cénotaphe de Baudelaire au cimetière du Montparnasse.

mysticisme révolutionnaire, n'aurait pas défini autrement que Zola la politique qui régnait encore en 1877 :

Il n'y a de solide en ce siècle, écrivait Zola, dans une page magistrale que la *Correspondance* met au jour, que ce qui repose sur la science. La politique idéaliste doit mener fatalement à toutes les catastrophes. Lorsqu'on refuse de connaître les hommes, lorsqu'on arrange une société comme un tapissier décore un salon, pour le gala, on fait une œuvre qui ne saurait avoir de lendemain ; et je ne dis cela plus encore pour les républicains idéalistes que pour les conservateurs idéalistes. Les républicains idéalistes tuent la République ; telle est ma conviction formelle. Ils vont contre le siècle lui-même, ils bâtissent un édifice qui ne s'appuie sur rien de stable, et qui sera fatalement emporté. Quand Lavoisier a dégagé la chimie de l'alchimie, il a commencé par analyser l'air que nous respirons. Eh bien, analysez d'abord le peuple, si vous voulez dégager la République de la royauté.

Il me semble que la politique de Zola relève de la philosophie comtiste, sur laquelle s'est appuyé aussi Gambetta.

Zola écrivait cette lettre au directeur du *Bien Public* pour la défense de l'*Assommoir*, dont il a eu raison de dire, dans la même lettre : « *L'Assommoir* restera comme une note unique, au milieu des autres volumes ». Il a le socialisme pratique :

Assainissez les faubourgs et augmentez les salaires, écrit-il encore. La question du logement est capitale ; les puanteurs de la rue, l'escalier sordide, l'étroite chambre où dorment pêle-mêle les pères et les filles, les frères et les sœurs, sont la grande cause de la dépravation des faubourgs. Le travail écrasant qui rapproche l'homme de la brute, le salaire insuffisant qui décourage et fait chercher l'oubli, achèvent d'emplir les cabarets et les maisons de tolérance. Oui, le peuple est ainsi, mais parce que la société le veut bien.

Il est beau d'avoir été l'annonceur de réformes économiques et sociales qui s'accomplissent tous les jours et qui donnent son vrai sens au mot progrès. La révolution sociale a marché depuis 1877, sans vouloir dire par là qu'elle doive s'arrêter jamais. Elle est comme la locomotive fantastique, sorte de bête apocalyptique dans laquelle Zola a personnifié les temps nouveaux, ceux du présent et de l'avenir, qui va toujours devant elle. Mieux vaut ne pas chercher à la faire dérailler, en l'enrayant à contre-voie. On s'expose à des déluges quand on provoque des remous.

Zola sait tirer parti de l'effroi qu'il cause et c'est encore une malice d'artiste qui le rapproche du grand dialecticien que fut Proudhon :

Aujourd'hui je suis connu, écrit-il à Anthony Valabrègue, le 8 janvier 1866 ; on me craint et on m'injurie ; aujourd'hui je suis classé parmi les écrivains dont on lit que les œuvres avec effroi. Là est l'habileté ...

Il y a de la candeur à en faire l'aveu, et c'est aussi de l'honnêteté, de la probité littéraire.

La sincérité de Zola me rappelle le mot de Cavour qui disait : « Une de mes meilleures ruses en politique, c'est de dire toujours la vérité ; on ne me croit jamais, et c'est l'effet que j'en attends. »

De notre temps, nous suivions à la lettre le précepte, écrit par Champfleury dans l'*Évangile du Réalisme* : « La meilleure ruse à Paris est de ne pas ruser du tout. »

Comme madame Sand, qui se défendait dans une lettre à Sainte-Beuve d'avoir bu du sang, en 1848, dans le crâne des aristocrates, Zola, à mesure qu'il avance dans son art, a de ces répudiations de tout ce qui peut le montrer sous un faux jour. Il a la conscience de ce qu'il est, et ne veut pas être autre chose. Le portrait qu'il trace de lui-même, dans une lettre à Albert Millaud, du 9 septembre 1876, mérite d'être reproduit ici, car nul ne gagne plus que le grand et puissant romancier à être connu et vu de près, dans la propre défense qu'il fait de lui-même et de son œuvre. Comme tous les hommes qui ne vivent que par la pensée, il s'épanche et se

livre dans des lettres qu'il y a grand profit à lire pour ceux qui, selon une méthode et une science nouvelles, recherchent de plus en plus l'homme dans l'écrivain :

Vous me traitez d'écrivain démocratique et quelque peu socialiste, et vous vous étonnez de ce que je peins une certaine classe ouvrière sous des couleurs vraies et attristantes.

D'abord, je n'accepte pas l'étiquette que vous me collez dans le dos. J'entends être un romancier tout court, sans épithète ; si vous tenez à me qualifier, dites que je suis un romancier naturaliste, ce qui ne me chagrinerait pas. Mes opinions politiques ne sont pas en cause, et le journaliste que je puis être n'a rien à démêler avec le romancier que je suis. Il faudrait lire mes romans, les lire sans prévention, les comprendre et voir nettement leur ensemble, avant de porter les jugements tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mes œuvres. Ah ! si vous saviez comme mes amis s'égaient de la légende stupéfiante dont on régale la foule, chaque fois que mon nom paraît dans un journal ! Si vous saviez combien le buveur de sang, le romancier féroce, est un honnête bourgeois, un homme d'étude et d'art, vivant sagement dans son coin, tout entier à ses convictions ! Je ne démens aucun conte, je travaille, je laisse au temps et à la bonne foi publique le soin de me découvrir enfin sous l'amas des sottises entassées.

Quant à ma peinture d'une certaine classe ouvrière, elle est telle que je l'ai voulue, sans une ombre, sans un adoucissement. Je dis ce que je vois, je verbalise simplement, et je laisse aux moralistes le soin de tirer la leçon. J'ai mis à nu les plaies d'en haut, je n'irai certes pas cacher les plaies d'en bas. Mon œuvre n'est pas une œuvre de parti et de propagande, elle est une œuvre de vérité.

C'est une mission qu'il s'impose.

Moyennant quoi, il met le doigt sur toutes les plaies ; et je lui en reconnais le droit, au nom même des principes qu'il invoque, et qui sont ceux de tout peintre de mœurs, qui veut pénétrer à vif la société au milieu de laquelle il vit, en sonder les maux, en indiquer quelquefois le remède, faire œuvre utile en un mot et non pas seulement amusante, futile, éphémère comme le livre élégant et de salon, le roman à la mode, où l'on flatte et remue tous les goûts du jour, les frivolités mondaines, les engouements de *five o'clock*, allant du concert spirituel, du prédicateur en vogue, aux curiosités les plus profanes, ayant, comme le disait Sainte-Beuve de certains livres et de certains journaux, des portes ouvertes sur la sacristie et sur ... je ne sais où. Qui se souvient aujourd'hui de ces spiritualités catholiques que l'impératrice faisait acheter par ballots et répandre à profusion dans le noble faubourg, pour être distribuées de là dans les classes pauvres et honnêtes ?

« Ce sont nos meilleurs romans à 3 francs », disait-on chez l'éditeur. Cela voulait dire : « C'est ce qui se vend le mieux. »

Le roman était déjà et il est, de plus en plus, le grand véhicule des idées, quelles qu'elles soient ; c'est le vulgarisateur par excellence, qui n'a de rival que le théâtre. La philosophie s'est réfugiée dans ces deux formes concrètes, et Dumas fils a eu raison de dire dans ses notes sur *Denise* :

Quand la civilisation fera ses comptes, qui sait si elle ne s'apercevra pas que les amuseurs de foules qui peuvent se réclamer de Corneille, de Racine, de Molière, de Beaumarchais, de Hugo, de Musset et de quelques autres, ont plus fait pour elle que tous les politiques qui ont la prétention de mener le monde ?

Le fait est que les politiques ne manquent pas une première, et ont toujours la primeur du livre nouveau.

Dumas oublie les romans et le théâtre de Voltaire, *la Nouvelle Héloïse* et l'*Emile* de Jean-Jacques, qui révolutionnèrent le vieux monde, et les créations si vivantes de Diderot, qui prépara le mieux l'avenir industriel du tiers état travailleur.

Zola assigna à son *Assommoir* une destination de propagande humaine et civilisatrice, répondant le mieux aux travaux actuels des Commissions législatives dans les deux Chambres. Il a préparé la loi sur les débits de boissons malfaisants :

Instruisez l'ouvrier, s'écrie-t-il, pour le moraliser, dégagez-le de la misère où il vit, combattez l'entassement et la promiscuité des faubourgs, où l'air s'épaissit et s'empeste ; surtout, empêchez l'ivrognerie qui décime le peuple en tuant l'intelligence et le corps.

Monsieur le directeur de l'Assistance publique sait mieux que nous que ces conseils répandus à profusion par un livre que tout le monde a lu, ont porté leurs fruits ; il a inauguré, dans des quartiers sains, les habitations ouvrières construites par les dames fondatrices des logements économiques, où l'air est renouvelé et purifié naturellement, et surtout n'est pas marchandé ; et où toutes les conditions d'hygiène physique et morale (l'une ne marchant pas sans l'autre) ; signalées par l'auteur de l'*Assommoir*, sont prévues et remplies.

L'œuvre était trop originale, révolutionnaire en elle-même dans sa nouveauté d'art et d'expression, pour ne pas offusquer à première vue des yeux faits aux demi-teintes : nous n'étions pas accoutumés à des tons pareils, qui ne cherchaient pas d'alentours à la vérité, qui créaient une palette nouvelle, aussi offensante pour le bon goût que celle de Manet. Zola lui-même envoyait son roman à son grand ami Gustave Flaubert, avec cette dédicace : « En haine du goût. » C'était voulu et bien puissant. Le romancier, fier et fort de la révolution accomplie, a pu écrire longtemps après, en 1891, à l'un de nos plus distingués confrères, André Maurel :

Ce que je crois, c'est que les procédés que j'ai apportés mourront avec moi. Mais quant à la méthode expérimentale, quant à l'évolution scientifique contemporaine, elle est plus vivace que jamais, et je défie bien un écrivain, s'il la néglige, de rien bâtir actuellement de durable.

Précédemment, en 1880, il avait écrit à M. Camille Chaigneau, qui prenait contre lui la défense d'Hugo, attaqué dans son mysticisme philosophique :

J'estime que l'influence d'Hugo a été désastreuse sur ma génération, et comme rhétoricien, et comme déiste. Aujourd'hui, le seul terrain solide est celui de l'observation et de l'expérience. J'attendrai donc que des faits prouvés donnent raison aux rêveries d'Hugo.

Il venait de créer lui-même une nouvelle rhétorique ; mais au lendemain de la Commune, il fallait s'attendre à des représailles, et elles ne lui manquèrent pas, car nul n'échappe à l'esprit de son temps, réactionnaire ou révolutionnaire, et il en subit les conséquences, comme les impôts qu'il n'a pas votés, mais qu'il paie. Ce fut une période de réaction effroyable que celle qui suivit la Commune, en 1871. Toutes les libertés qu'on pouvait croire acquises et conquises, même sous le second empire, y furent remises en question. La presse y relevait des Conseils de guerre permanents et de l'état de siège. Un célèbre critique, de ceux qu'on appelait alors des *ruraux*, poussa l'aveuglement et le parti pris clérical, dans une des Revues les plus autorisées du parti, jusqu'à englober, parmi les précurseurs de la Commune, des noms tels ceux de Sainte-Beuve, madame Sand, et quelques autres illustres libres penseurs contemporains. L'auteur de la *Curée* fut averti par le procureur de la République, qui y mit d'ailleurs toutes les formes, qu'il avait reçu un grand nombre de dénonciations contre ce roman, qu'il n'avait pas lu, et qui paraissait en ce moment dans la *Cloche* de Louis Ulbach. Le magistrat, dans la crainte d'avoir à sévir, et voulant éviter un procès, lui faisait entendre qu'il serait peut-être prudent de cesser la publication d'une pareille œuvre. Zola s'étonne, dans une très belle lettre du 6 novembre 1871, qui nous rappelle au respect de la liberté :

Quand la *Curée* paraîtra en volume, écrit-il à Ulbach, elle sera comprise. Mon erreur a été de croire que le public d'un journal pouvait accepter certaines vérités. Et cependant je m'habitue difficilement à cette idée que c'est un procureur de la République qui m'a averti du danger offert par cette satire de l'empire. Nous ne savons pas aimer la liberté, en France, d'une façon entière et virile. Nous nous croyons trop les défenseurs de la morale. Nous ne pouvons pas accepter cette idée que les vraies pudeurs se gardent toutes seules et qu'elles n'ont pas besoin de gendarmes. Que pensez-vous, par exemple, de ces gens qui ont dénoncé mon roman à la justice ? Je ne

veux pas compter combien il peut y avoir parmi eux de bonapartistes. Mais ceux mêmes qui sont convaincus, quel étrange rôle ont-ils joué ? Un roman les blesse, vite ils écrivent au procureur de la République, ou, s'ils sont de son entourage, ils tendent les mains vers lui comme vers un Dieu sauveur. Pas un n'a idée de jeter le feuilleton au feu. Tous se mettent à geindre comme des petits enfants perdus, et ils appellent la garde, et quand la garde est là, ils n'ont plus peur, ils sèchent leurs larmes. Je le disais tout à l'heure à M. le procureur de la République : ce n'est pas avec ces effrois de bambins, ce besoin continuel des gendarmes, que nous conquerrons jamais la vraie liberté ...

Allez, une société n'est forte que lorsqu'elle met la vérité sous la grande lumière du soleil ...

On sait combien le maître est resté fidèle à ce principe, jusqu'à y sacrifier sa liberté, son repos et sa fortune.

Le grand citoyen et l'honnête homme se confondaient en lui, et il l'a bien prouvé ; il n'avait pas seulement le courage de la plume, assez fréquent chez les hommes de lettres : il a eu le courage personnel.

Le naturalisme, somme toute, n'eut qu'à bénéficier de la troisième et définitive République, qui réalisa ce progrès, attendu de tout ce qu'il y avait de jeune et de viril dans les Lettres : la séparation de la littérature et de l'Etat. Il n'a rien ou presque rien connu des tracasseries du second empire, où le réalisme avait beau se défendre de toute immixtion politique, déclarant même que cela ne le regardait pas, il n'en était pas moins traqué comme une bête fauve ou comme ce terrible anarchiste du roman de *Paris*, pourchassé dans les fourrés de Boulogne. Que de feuilletons suspendus ou supprimés, que de livres interdits dans les gares de chemins de fer ! Nous pourrions citer des titres et des noms, qui constitueraient un chapitre d'histoire littéraire. On comprend que Zola ait réclamé de tout temps la liberté et qu'il n'ait même demandé un jour que cela à un ministre ami des Lettres. Ne tombons pas dans le travers de vouloir y mettre aujourd'hui des limites. Craignons plutôt de verser dans la pusillanimité.

Il y a un principe d'art établi depuis 1828, et c'est un romantique, Sainte-Beuve, qui l'a posé pour la première fois dans son *Tableau de la Poésie française au XVIème siècle* :

J'ai le malheur de croire, lit-on dans la préface, que la pruderie est une chose funeste en littérature et que jusqu'à l'obscénité exclusivement, l'art consacre et purifie tout ce qu'il touche.

La formule a fait, depuis, son chemin, elle en est devenue banale. L'incorrigible critique, toujours jeune à cinquante-six ans, répétait encore en 1960 :

La morale qu'on met sans cesse aux prises avec l'art, ne me paraît point devoir lui être si constamment opposée et confrontée. Le grand Goethe, le maître de la critique, a établi ce principe souverain qu'il faut surtout s'attacher à l'exécution dans les œuvres de l'artiste, et voir s'il a fait, et comment il a fait ce qu'il a voulu ... « Puisse, s'écriait Goethe, puisse quelqu'un avoir enfin le courage de retirer de la circulation l'idée et même le mot de beauté (il entend la beauté abstraite, une pure idole), auquel une fois adopté, se rattachent indissolublement toutes ces fausses conceptions, et mettre à la place, comme c'est justice, la vérité dans son sens général. »

En France, et dans notre société, continue Sainte-Beuve, c'est moins encore l'idée de beauté que celle de morale qui fait ce même office de pavé accablant, et dont on s'arme sans cesse, qu'on jette à la tête de tout nouveau venu, avec une vivacité et une promptitude qui ne laissent pas d'être curieuses, si l'on songe à quelques-uns de ceux qui en jouent de la sorte<sup>3</sup> ...

C'est à ces derniers, qui sont de tous les temps, que Zola faisait allusion, quand répondant à un mot malheureux que Louis Ulbach avait laissé tomber sur lui, il s'écriait, le 9 septembre 1872, dans son indignation et son ironie, qui me rappelle toujours Proudhon, dont j'ai dépouillé le premier la Correspondance à la table de travail de Sainte-Beuve :

---

<sup>3</sup> Lettre au directeur du *Moniteur*. *La Morale et l'Art (Causeries du Lundi, t. XV)*.

Vous savez que je vis dans l'orgie et que je scandalise mon époque par mon existence désordonnée. On ne voit que moi dans les lieux de débauche. Non, tenez, j'ai votre « obscène » sur le cœur. Vous n'auriez pas dû l'écrire, en me connaissant et en sachant que je suis plus hautement moral que toute la clique des imbéciles et des fripons.

M. Georges Lecomte, dans son remarquable discours du 23 mai dernier, au congrès contre la pornographie, ramené par son sujet à ces questions d'art et de morale, qui sont un peu le lieu commun de notre pays, où l'art de bien dire est si excellemment pratiqué, saluait en Emile Zola le représentant de cette littérature « de vérité » qu'il venait de définir ainsi, et à laquelle le nom doit rester :

Pour être bien sûrs, disait-il, que nous nous comprenons les uns et les autres, je me fais un devoir de vous dire que, par exemple, une œuvre comme celle d'Emile Zola, si magnifiquement grondante des forces de la nature et de la vie, paraît à la plupart d'entre nous une œuvre toute puissante, et dans son ensemble, très saine ...

Ce sera de plus en plus l'opinion de la postérité, mûre pour lire Zola, et qui le lit sans prévention. C'est tout ce qui reste de nos vieilles querelles, de nos rivalités, de nos jalousies, des récriminations de toute espèce, qui se sont élevées contre son œuvre. Toute innovation qui porte, à quelque ordre qu'elle appartienne, étonne, détonne, effraie.

Zola a secoué nos torpeurs et nos ankyloses ; il a empêché la rouille de se mettre à nos esprits engourdis. Cet art nouveau, emprunté au sujet même, fait de tons crus et hardis, bravant toutes les convenances et politesses de l'usage, ne s'inspirant que de la vérité des mœurs et du langage, ne reculant pas plus devant l'expression nette, et réputée jusque-là malhonnête, que devant l'image, reléguée en peinture dans les musées secrets, cet art, dis-je, forçant la note du vrai, renforçant la palette du réel, restée jusque-là dans les tons doux et modérés, a enrichi la langue, il en a reculé les bornes, il a chassé une fois de plus au loin le mot noble, auquel Victor Hugo, qui ne reculait pas non plus devant le mot propre, avait déjà fait la guerre de persiflage que l'on sait. Les mots propres ont leur valeur.

Il y a une quarantaine d'années, le père Buloz disait dans le cabinet de Sainte-Beuve : « La société actuelle mériterait un grand tableau. » Il ne se doutait pas que le peintre des *Rougon-Macquart* était déjà à l'œuvre et brossait ses grandes fresques qui n'épargnaient rien. Elles ont fait révolution. Le roman expérimental a tué le roman sentimental.

Mesdames, Messieurs,

Si Zola avait été reçu de l'Académie, et que j'eusse été appelé à lui succéder (ce qui n'eût pas été probable), vous venez d'entendre l'éloge que j'aurais prononcé de lui. Je l'aurais apprécié selon les hommes de mon temps, qui sont plus de 89 que de 93. On ne m'accusera pas d'être arriviste à mon âge. Le Réalisme avait commencé la révolution, à travers mille obstacles, mille embûches ; le Naturalisme, arrivé à temps, l'a achevée. Et j'ai pu constater combien elle était entrée dans nos mœurs. Les générations nouvelles, qui n'ont pas passé par les mêmes compromissions et prenez-y garde imposées à la pensée comprimée, qui n'ont pas entendu le *E pur se muove* des écrivains consternés, qui n'ont pas assisté à des actes de contrition, sous une commission de colportage inquisitoriale, les générations nouvelles, dis-je, sans engagement avec le passé, qui ne sont pas empêtrées dans rien, qui ont la liberté de tout lire et de tout comparer, celles-là, j'en ai fait l'épreuve, lisent Zola sans pruderie : elles le trouvent robuste et sain. Son essence même non frelatée éloigne toute idée de dépravation. Il a du rapport avec Courbet, grand peintre de paysages et qui ne reculait pas plus que le romancier devant l'expression de la vérité en peinture. Celui-là non plus ne peignait pas des anges, et demandait si l'on en avait vu, quand on lui parlait de tableaux religieux. Il y mettait tout son accent de franc-comtois, ironique et méprisant ; mais il avait la souplesse du pinceau, qui lui permettait parfois de faire de l'Ingres, du Raphaël ou du Dubuffe, comme le lui

reprochait rudement Bonvin, dans la *Femme au perroquet*. Ce jour-là, c'était un concert de dilettantes, qui avaient conspué l'*Enterrement d'Ornans*.

Zola nous a donné aussi quelques histoires de *Sibylle* dans le *Rêve*, par exemple, qui le réconciliaient avec les âmes tendres, langoureuses et délicates ; je l'aime mieux franchement et crûment dans le *Terre*, où il est bien lui-même avec ses pieds de nez et ses ironies de grand terrien.

Je suis complètement de l'avis de Paul Brulat, qui dit dans son *Histoire populaire* (et surtout sincère) d'Emile Zola :

*L'Assommoir, Germinal, La Terre et la Débâcle ...* Ce sont là, croyons-nous, les quatre plus puissants romans de la série, ceux qui soutiendront l'édifice (des *Rougon-Macquart*), l'empêcheront de s'effondrer sous l'effort du temps. Tous les quatre sont des chefs-d'œuvre ...

Il se fera un jour sur Zola un travail analogue à celui qu'accomplit Taine sur Balzac. Ce sera une étude de vivisection, où la physiologie du grand et puissant romancier sera entièrement dépouillée et mise à nu. Le philosophe qui voudra ainsi découvrir à fond le créateur de cette nouvelle Comédie humaine, tableau vivant de la société contemporaine à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, où tant de fermentations énergiques et violentes aboutirent à la formidable explosion de la *Débâcle*, le savant, dis-je, historien et critique, qui se sentira la force de l'entreprendre, devra d'abord se rendre compte et maître de l'œuvre de Zola en entier. Il ressortira de cette consciencieuse analyse une vertu qui tend à se faire jour et à se dégager de plus en plus du nouvel Evangile de l'Humanité, tel qu'il est prêché par les sociologues modernes. Cette vertu, qui rompra définitivement avec le vieux monde, de qui nous tenons encore tant de barbaries héréditaires, pratiquées inconsciemment par habitude, par tradition biblique, monarchique, Zola s'en est fait l'apôtre et le semeur : elle ressort de la plupart de ses livres, et notamment d'un des épisodes les plus cruels de la *Débâcle*, d'un drame fratricide qui se dénoue par un acte d'oubli, de pardon et d'amour : cette vertu régénératrice de l'humanité, qui semble nouvelle à nos yeux, accoutumés à ne la voir pas généralement pratiquer, résidait naturellement au fond du cœur du romancier moraliste et naturaliste, elle domine en lui et dans son œuvre, elle s'appelle la Bonté.

Dans *Fécondité*, il a mis le doigt sur la plaie et indiqué le remède. Si j'étais de la Commission sénatoriale pour le *reboisement* de la France, je m'inspirerais de *Fécondité* comme un législateur de 93 s'inspirait du *Contrat Social*.

Pendant la cérémonie imposante et glorieuse du Panthéon, à la date mémorable du 4 juin dernier, j'étais hanté par un souvenir intime, auquel se rattachait la personne même d'Emile Zola. Après les événements formidables de 1871, j'occupais rue Auber, chez les grands éditeurs Michel Lévy frères, des fonctions analogues à celles de Zola avait dû occuper à la librairie Hachette. C'est le seul rapprochement que je me permette, et il est modeste autant qu'honorable. J'étais à la fois correcteur, secrétaire, rédacteur des journaux de la maison, et chargé en sous-ordre de tout ce qui concernait la partie dite littéraire des affaires courantes, la correspondance avec les auteurs, etc. Un jour, Emile Zola escalada le petit escalier qui mène toujours au bureau où je me tenais, situé tout en haut de la librairie. Le romancier déjà célèbre, au nom retentissant, était en quête d'éditeur ; il n'avait pas encore réalisé le mot de Renan qu'il ne fallait pas changer d'éditeur, et qu'un écrivain sérieux devait s'en tenir à un seul. L'auteur a ses raisons pour cela, évidemment, quand il apporte avec lui une nombreuse lignée de volumes. Zola n'avait pas jusqu'alors trouvé l'éditeur ami et le grand cœur que fut Georges Charpentier. Son œuvre était déjà considérable, mais l'on était au lendemain de la Commune, et les affaires reprenaient à peine. Zola cherchait un éditeur définitif, et venait faire ses propositions chez Michel Lévy. Les patrons étaient en ce moment-là en congé. Je ne pus que lui répondre que les nombreux engagements antérieurs à la guerre, au siège de Paris et à la Commune ne permettaient pas, pour longtemps, d'en contracter de

nouveaux et d'aussi importants que celui qu'il venait d'offrir. Ce n'était pas une formule banale. Zola le comprit, et fut ailleurs. Il était déjà sur le chemin du Panthéon.

La troisième République, en rouvrant au culte des grands morts le temple de mémoire que la Révolution avait destiné et consacré à recevoir leur dépouille, a ajouté un nouveau chapitre à l'histoire du *Vandalisme révolutionnaire*, écrite autrefois par Eugène Despois pour rendre à la Convention ce qui lui était dû, le relèvement des sciences, des arts et des lettres dans notre pays. Le culte de l'humanité était par là honoré et glorifié, en attendant qu'il passât à l'idée de philosophie positive, dont Auguste Comte a résumé le progrès ascendant dans une formule saisissante : *Exstinctis Deis Deoque succesit humanitas* (aux dieux et à Dieu éteints a succédé l'humanité). Napoléon Ier (cela devait être), rendit le temple républicain au clergé, n'y fit entrer que d'illustres oubliés, pour la plupart, qui l'avaient bien servi. Il fit tourner le Panthéon à sa gloire. Il a fallu la mort de Victor Hugo, en 1885, pour désaffecter et laïciser de nouveau cette sépulture nationale des grands hommes, qui n'a d'égale que l'abbaye de Westminster, à Londres. Depuis lors, la troisième République n'a cessé d'honorer les morts glorieux de la démocratie, en leur ouvrant les portes du Panthéon, et elle ne pouvait y recevoir que ceux qui véritablement avaient servi la cause de la République, de la justice et du progrès. Vous avez entendu ou lu, Mesdames et Messieurs, le magnifique discours, plein de justesse et de tact, prononcé par M. le ministre de l'Instruction publique sous les voûtes du Panthéon, à la cérémonie funèbre où il rappela les efforts éperdus de Zola pour sauver l'honneur du pays et le préserver d'une monstrueuse erreur judiciaire, qui livrait la France à la merci du pire des arbitraires, où le masque du jésuitisme se paraît de faux patriotisme. Nous avons (je ne dirai pas tous) faillir en être dupes un moment, et j'en fais ici mon *mea culpa*. J'ai encore dans l'oreille les bourdonnements de Landerneau le jour qu'on a apporté au Panthéon les cendres de Zola ; mais surtout l'obsession qui ne m'a pas quitté, est celle du soi-disant crime passionnel, des deux coups de revolver, entendus pour ainsi dire à bout portant, au pied du catafalque, comme je passais dans le cortège à la suite de madame Zola. Paul Brulat, que j'aime à citer, disait encore courageusement l'autre jour, dans son article du *Radical*, du 13 septembre dernier, au lendemain de la chose jugée :

Vraiment, quelle destinée tragique que celle de Dreyfus ! On peut dire de lui que jamais un homme n'a expié à ce point le crime d'innocence. Quel acharnement inconcevable contre ce malheureux !...

C'est comme un retour à la fatalité antique, non corrigée par les mœurs, par les lois.

Voilà ce qui aurait achevé de me rendre dreyfusard et de me rallier à l'idée de porter au Panthéon celui qui se jeta à corps perdu dans la bagarre et assumait tant de rancunes et de haines mortelles, encore non éteintes, pour une cause qu'il avait faite sienne, et qui était celle du loyalisme français et républicain, en face d'odieux attentats et des machinations grotesques et honteuses des fils de Loyola, comme les appelait Béranger. – Vous le voyez, je reste de mon temps.

Aujourd'hui, c'est cause gagnée, et il n'y a nul mérite à le proclamer, malgré des retours de réaction. L'héroïque auteur de *J'accuse* semble avoir eu le pressentiment de son apothéose prochaine dans l'une de ses plus belles et dernières œuvres : *Vérité*. Il avait marqué d'avance sa place au Panthéon entre Rabelais, qui devrait y être au moins en effigie, ne serait-ce que pour faire contraste et vis-à-vis à la légende enfantine de sainte Geneviève, et l'immortel auteur de la *Pucelle*. Aux grands écrivains, aux penseurs satiriques et mordants, dont l'œuvre et l'action directe ont renversé plus de bastilles que les trompettes de Jéricho n'ont fait tomber de murailles, la Patrie et l'Humanité reconnaissantes<sup>4</sup> ! ...

---

<sup>4</sup> J'ai donné ici le texte complet de ce discours, tel que je l'avais préparé. Le peu de temps laissé à chaque orateur, entre l'heure de l'arrivée à Médan et celle du retour à Paris, m'obligea à y faire des coupures. *Le Temps*, du 6 octobre 1908, en reproduisit un fragment qui lui avait été communiqué et qui avait été prononcé. En

---

finissant ma lecture, je crus devoir ajouter à Médan : « Il me reste, avant de terminer, à exprimer un vœu, celui de voir s'ériger bientôt au cœur même de Paris le monument de Zola. Ce monument existe. Il est achevé. Qu'on le dresse sur le piédestal qui l'attend ! ».